

Dans la contemplation du temps

André Roy

Number 131, March–April 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12732ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2007). Review of [Dans la contemplation du temps]. *24 images*, (131), 46–47.

Dans la contemplation du temps

par André Roy

Cinéaste du documentaire et de la fiction, Catherine Martin pratique un art de la contemplation, de l'attention aux êtres et aux choses, et ce, avec une infinie précaution, dans un ascétisme où se mêlent grâce et sévérité, comme le prouvent encore ses deux dernières réalisations, qui sortiront presque simultanément sur les écrans cet hiver, soit *dans les villes* et *L'esprit des lieux*, films qui ont déjà été présentés dans des festivals à Toronto et à Montréal, et, fait rare, qui sont présentés tous les deux cette année à Berlin, l'un en compétition officielle et l'autre dans la section parallèle qu'est le Forum. Mais que ce soit un documentaire ou une fiction, les films de Martin sont reconnaissables à certaines figures de rhétorique comme le travelling, le plan-séquence, l'utilisation éclatée de la musique, la voix off, la coupe franche des plans, qui caractérisent son style, soit sa mise en scène – même dans les documentaires (car dans le documentaire, il y a aussi mise en scène contrairement à ce qu'on croit). Ses plans ressemblent le plus souvent à des tableaux vivants tant ils semblent sous l'emprise de l'immobilité, saisis dans une sorte d'éternité flottante où pourtant couvent – pour ce qui est des fictions – une fièvre, la souffrance, un long désespoir. Dans ces plans qui sont aussi littéralement des peintures travaillées par l'ombre et la lumière (grâce au travail magnifique du directeur photo Carlos Ferrand), la stratégie de mise en scène est celle d'une prise de possession lente de l'espace; elle y maintiendra les êtres (pour les documentaires) et les personnages (pour les fictions), les enfermera dans le cadre pour qu'ils soient chargés d'une masse d'affects venant nous traverser. Il y a chez cette réalisatrice une forte volonté d'*immortaliser* ce qu'elle voit.

Avec *dans les villes*, Catherine Martin immortalise le temps présent de quatre personnages que rien ne devrait faire se rencontrer. Elle raconte quelques jours d'un automne de trois femmes et un homme vivant dans une même ville. Il y a Joséphine, une vieille dame, Carole, une jeune femme dépressive, et Jean-Luc, un



L'esprit des lieux

aveugle, qui entrera dans la vie d'une employée de la Ville, Fanny, qui est en quelque sorte le personnage principal. À leur manière – surtout Jean-Luc –, ils changeront sa façon de voir le monde, à la fois dans la douleur et le désespoir, dans la générosité et la beauté. Fanny est mélancolique, tout comme Carole qui est tentée par le suicide; la femme âgée sait que ses jours sont comptés; il n'y a que Jean-Luc qui, parce que aveugle – et donc ne voit pas le monde comme les autres –, échappe à l'état de désespérance qui baigne le récit. Cette désespérance est en effet sa figure principale; elle est la grande organisatrice des gestes et des paroles, toujours parcimonieux; les faits, simples, banals (marcher, boire du thé, etc.), ne sont rien si l'on ne perçoit pas les sentiments, en premier lieu cette désespérance, qu'ils nous transmettent. La vie est ici tissu d'affliction, de tristesse, de neurasthénie, d'anxiété auxquelles renvoie l'automne, saison des morts; la couleur, le bruissement et la chute des feuilles en sont plus la métonymie que la métaphore, car ils font partie intégrante du développement narratif, ils sont presque des personnages. Quant aux personnages eux-mêmes, ce sont des êtres isolés parmi les habitants de la ville, sortis de leur anonymat par l'attention qu'on leur porte. Des êtres pris dans un cha-

grin indicible, un souvenir lointain, des idées noires, que la vie appelle et à laquelle répond immédiatement Jean-Luc, le seul être animé par une croyance aux choses vivantes (il n'est pas surprenant que Fanny cède à cette confiance, à cet espoir que représente Jean-Luc, s'apaise en sa présence – les dernières images du film sont comme un salut à la vie qui recommence, et ce, dans l'illumination que procurent les laudes qu'on entend).

Le film montre des moments, des blocs d'un temps social (la ville, les rues, les citadins) et d'un espace vital (procuré par les lieux, surtout les chambres à coucher), unités quasiment indépendantes dans une continuité narrative faite de ruptures et d'ellipses. Ce sont des fragments qui s'agglutinent pourtant calmement, sans violence malgré ces déchirures temporelles; ils se transforment en une sorte de liturgie (que souligne le dernier plan devant le mur d'un couvent de carmélites) qui se veut distanciée et mélancolique. Le récit avance par petites touches, par suggestions, s'approfondissant par une observation méticuleuse et sensible des visages, des gestes, des bruits, des frémissements de la nature. Rien n'est expliqué, tout est dans le vu, tout est exposé avec doigté, prudence même; Fanny pleure, mais on ne sait pas pourquoi; Joséphine meurt, mais on ne nous

la montre qu'une fois étendue sur le plancher de son appartement, inanimée. Pas d'intrigue en tant que telle, pas de véritable dramatisation; pas de naturalisme, aucune « psychologisation », aucune surdétermination; pas de causes données à ce désespoir ambiant. On est dans les effets, dans un après-coup, dans le permanent. Tout est affaire d'atmosphère, de climat, de symptômes, d'impressions, de sensations. C'est une histoire qui avance dans la tranquille assurance de sa poésie, s'en remettant en la prégnance de toute chose, de ce qui entoure les êtres.

dans les villes (le pluriel du titre suggère l'universalité de ce qui est enregistré) se situe dans l'inachèvement, dans ce qui reste ouvert et ne peut se clore, car la solitude, qui est son sujet central, est illimitée et absolue. En ce sens, c'est une œuvre grosse de cette modernité née dans les années 1970, à laquelle elle est souvent redevable par certains procédés qui pourraient paraître vieillots s'ils ne s'intégraient pas parfaitement comme effets sémiotiques (en particulier, les noirs entre les « chapitres » du récit). Le film en est tout d'austérité, bressonnien d'inspiration, et l'émotion qu'il suscite est une victoire remportée à l'arraché sur l'étranglement, l'étouffement, le refus de toute effusion (ou de lyrisme) qui le menacent constamment.

Le documentaire semble susciter chez Catherine Martin moins de méfiance envers l'emportement que peut provoquer une certaine forme d'exaltation. Peut-être est-ce parce que ses documents, des *Dames du 9* jusqu'à l'actuel *Esprit des lieux* et en passant par *Océan*, partent essentiellement du passé pour se projeter dans le présent et qu'on y est moins dans la contemplation que dans la célébration – d'un monde ancien retrouvé dans le présent et de la mémoire collective. Comme dans ses documentaires antérieurs, Catherine Martin tente d'immortaliser dans *L'esprit des lieux* le temps passé, mais sans nostalgie ni effets folkloriques. On y trouve encore cette conscience profonde et attachante de ce qui est organique, fondamental au cinéma : coller à l'Histoire, se savoir Histoire, et même être l'Histoire en train de se faire. C'est un enregistrement de ce qui est soumis au temps pour échapper à

sa perte, à son oubli. Le temps antérieur suspendu.

Pour *L'esprit des lieux* Catherine Martin demande aux gens que Gabor Szilasi a photographiés il y a 35 ans dans Charlevoix de reprendre leurs poses telles que fixées alors par l'appareil et de dire où ils en sont maintenant. Ils sont presque tous vivants et habitent presque tous encore dans cette région du Québec. C'est une demande très belle de la part de la cinéaste, mais aussi très lourde de sens, car il s'agit de mesurer le temps passé. Comment ? Certainement par les vêtements qui ont changé (la mode), les visages qui ont vieilli et les lieux qui ont été modifiés (maisons et paysages), par tout ce qui peut concrétiser le mouvement du temps, à la fois son éphémérité et son éternité. Mais il y a plus.

reprendre l'expression d'André Bazin) du réel. Rien n'est trafiqué; on sent que la cinéaste n'a pas fait l'impasse sur les êtres et les paysages filmés. Il y a une chimie qui se produit, quelque chose de mystérieux et de sensible dans cette manière de saisir le réel dans son entier, physiquement et spirituellement – et la caméra que tient Carlos Ferrand, peintre et sculpteur de lumière, n'est pas pour rien dans cette alchimie. Mais cette composition nous fait également sentir que le cinéma poursuit aussi ce but : continuer à maintenir en vie gens et choses, et les faire nôtres; filmer en quelque sorte le destin d'autres personnes et le croiser avec le nôtre.

La gravité, la rigueur, la sobriété et la délicatesse font la grandeur et la force des œuvres de Catherine Martin. Ce cinéma



Photo: Bernard Fouglères

dans les villes

On y retrouve comme dans *Les dames du 9* et, surtout, comme dans *Océan*, mais aussi comme dans *dans les villes* (parenté inévitable avec *L'esprit des lieux* puisque les deux films ont été réalisés presque simultanément), la manière propre à Catherine Martin de filmer, lente, douce, presque hypnotique, cette façon à la fois directe et extrêmement soignée de s'attarder aux gens et aux lieux. Sa méthode est celle de l'approvisionnement, qui se matérialise au moyen de longs plans d'ensemble fixes (rars sont les gros plans) et par l'absence de plans de coupe, ce qui permet au film d'être cette « robe sans couture » (pour

du proche et du lointain, de la méditation et du sentiment, de la permanence et de la fuite du temps se révèle vital dans sa beauté et incontournable par sa nécessité. 

dans les lieux

Québec, 2006. Ré. et scé. : Catherine Martin. Ph. : Carlos Ferrand. Son : Marcel Chouinard. Dir. art. : Gaudeline Sauriol. Mont. : Nathalie Lamoureux. Mus. : Robert Marcel Lepage. Prod. : Coop Vidéo de Montréal. Int. : Hélène Florent, Robert Lepage, Hélène Loiselle, Ève Duranceau. 88 minutes. Couleur. Dist. : TVA Films.

Sortie prévue : 23 février 2007

L'esprit des lieux

Québec, 2006. Ré. : Catherine Martin. Ph. : Carlos Ferrand. Son : Martin Allard. Mont. : Louise Côté. Mus. : Robert Marcel Lepage. Prod. : Virage. 84 minutes. Couleur. Dist. : Films En Vue.

Sortie prévue : 16 mars 2007